



Lila (Hafsia Herzi) s'ouvre aux rencontres et arpente plusieurs endroits du spectre de l'expérience amoureuse. PHOTOS LES FILMS DE LA BONNE MÈRE

Hafsia Herzi, chagrin dans l'engrenage



Pour «Tu mérites un amour», son premier film en tant que réalisatrice, l'actrice prête ses traits à son héroïne, inconsolable après une rupture. Une plongée délicate dans l'égaré amoureux.

«**P**ersonne ne peut revenir de pareille douleur», s'est déjà surpris à penser quiconque aurait été en proie au chagrin d'amour, à l'image de Lila – l'actrice et désormais cinéaste Hafsia Herzi, dans son premier film en tant que réalisatrice. Le malheur a défait son visage hâve et cerné, carte postale du désespoir que la caméra s'attache à scruter en gros plan. Récemment séparée d'un fiancé infidèle, qu'un voyage en solitaire (option incartades lubriques) retient en Amérique du Sud, la jeune femme ne sait plus quoi faire de sa peau. L'affection et l'empathie qu'emportera auprès du spectateur cette figure de suppliciée amoureuse, corps minuscule laissé hagard dans les rues de Paris, détermineront celles qu'on éprouvera pour le film. Or, on découvre d'abord Lila sous un jour ingrat, en plein esclandre sur la voie publique alors qu'elle se confronte jalousement à une rivale. L'entrée en matière est aussi tapageuse

que la suite du récit s'échafaudera dans la retenue, pour ne plus décrire qu'une souffrance «en dedans», à l'étouffée. Hafsia Herzi nous parle de la douleur incurable, de celles qu'on se refuse à abandonner de peur qu'il n'y ait rien au-delà. L'atrabile où l'on se laisse confire et contre laquelle on aime se lover pour que ça fasse encore un peu mal. Ainsi son personnage d'apparaître recroquevillé dans les alcôves de divers appartements, blotti entre les motifs fleuris d'un papier peint et la gaine d'un édredon où faire réchauffer son malheur, incapable d'imiter tout à fait l'insouciance de ceux qui mangent, boivent, dansent et appartiennent encore à la vie.

Applis de dating. Et au soin contrit avec lequel Lila s'applique à déguster à bas bruit, avec un sourire qui semble toujours s'excuser de ne pas aller mieux et résolu à ne déranger personne, répond la délicatesse d'un film qui rationne l'expression du chagrin au goutte-à-goutte, lui préférant la légèreté de scènes comiques, où le rire est un médicament. Car la solitude de la jeune femme s'articule avec la présence égayante de nombreux amis, postés au chevet de ses bleus à l'âme –galerie éparse de seconds rôles où brille Djanis Bouzyani, incroyables moulins à punchlines. Chargé de la mémoire des *chick flicks* américains où le dé-



pit amoureux de l'héroïne se conjugue avec l'impératif de remonter la pente, forcément jalonnée de bringues alcoolisées et tendue vers la perspective du rebond sentimental, *Tu mérites un amour* fait mine d'esquisser pour Lila l'horizon d'une guérison. Dans le temps compacté des trois semaines que dure l'absence de son âme sœur indigne, puisque la Terre n'a pas la politesse de s'arrêter de tourner, celle-ci s'ouvre aux rencontres. Et arpente ainsi plusieurs endroits du spectre de l'expérience amoureuse, de l'organicité de la drague impromptue à la loterie des applis de dating, en passant par la récréation libertine. Les amants se succèdent comme autant de types: le cuisinier romantique; l'insouffrable Don Juan germanopratin; le butor bling-bling... Tous sont appréhendés, nigauds compris, comme des sources recevables où puiser une forme de sagesse empirique sur les affres des sentiments, une sorte d'éthique des relations amoureuses au sujet desquelles ces derniers livrent leurs théorèmes respectifs.

Subterfuge. Le film suggère ainsi l'existence rassurante d'une communauté de destin forgée dans l'universelle expérience des maux de cœur, notamment dans ces brisures de dialogues embarrassés où surnagent des phrases-rengaines et banalités socialement

usées («*Et toi les amours ?*», «*Eh oui, c'est jamais évident...*»), moins faites pour communiquer que pour établir pudiquement la connexion, chercher la confirmation que tout est normal chez soi. Les outils de la filature et du subterfuge amoureux 2.0 que sont Facetime, les réseaux sociaux et Tinder tissent la nasse dans laquelle ont à se débattre ces âmes esquintées de l'époque. Le film leur offre pour bande-son, avec un mélange de dérision et de mélancolie premier degré, les chansons r'n'b de Matt Houston exhumées du grenier des années 2000.

Tourné avec des bouts de ficelle, ce joli film mâtiné de Kechiche – qui avait révélé Herzi à l'écran dans *la Graine et le Mulet* – se montre moins subtil quand il exhibe son désir de «faire œuvre» de la douleur, notamment en convoquant la figure de Frida Kahlo, maîtresse dans l'art de plonger le pinceau dans la plaie. Mais *Tu mérites un amour* excelle à décrire les états du chagrin d'amour stagnant, façon supplice de Sisyphe, où l'on se contente de colmater ses blessures en attendant la rencontre qui fera, fatalement, récidiver.

SANDRA ONANA

TU MÉRITES UN AMOUR

de HAFSIA HERZI avec Hafsia Herzi, Djanis Bouzyani, Jérémie Laheurte... 1 h 39.